

Léo Malet : le petit délinquant devenu parrain du polar

Cédric Pérolini¹

Léo Malet was an illegitimate child, an orphan who left school early, a man with an unstable work history, an offender, and an anarchist tramp. He was confronted with social violence from birth, which led him to become implicated in various revolutionary movements. He went to prison several times due to his political affiliations and crimes that he committed.

Through his writing, he began to reinvent himself. He first expressed his anger through the Surrealist movement, and then he turned to detective novels, toning his criminal fascination down to make it more socially acceptable. The autobiographical elements in Nestor Burma's adventures in particular show that through the police investigation, the author seeks to find an identity as well as acknowledgement. The publication of his autobiography allowed him to complete his chore of re-establishing himself. It also made him realize that his personality was threatened by a new ideological divide, due to his own political development.

Enfant naturel, orphelin déscolarisé, travailleur précaire, petit délinquant, vagabond libertaire... dès l'origine, Léo Malet est confronté à la violence sociale, ce qui l'amène à s'impliquer dans divers mouvements révolutionnaires. Ses délits d'opinion et de droit commun lui valent plusieurs incarcérations. C'est par l'écriture que cet écorché vif tentera de se reconstruire. Sa révolte s'exprimera d'abord dans le cadre du surréalisme, puis il se tournera vers le roman policier, canalisant sa fascination criminelle pour la rendre socialement acceptable. La forte dimension autobiographique des aventures de Nestor Burma, notamment, montre qu'à travers la structure de l'enquête policière, c'est dans une quête d'identité et de légitimité que se lance l'auteur. La publication de son autobiographie lui permettra d'achever ce travail de reconstruction de soi. Mais elle sera aussi l'occasion pour lui de prendre conscience que sa personnalité est menacée par l'apparition d'une nouvelle ligne de faille, idéologique, celle-ci, liée à son évolution politique.

1. Introduction

Auteur de romans policiers, Léo Malet (1909–1996) est surtout connu comme le père littéraire de Nestor Burma, détective privé « dur à cuire » souvent comparé à Sam Spade ou Philip Marlowe. Mais auparavant, il s'était illustré au sein du surréalisme. Pourtant, avant d'être devenu –

¹ Université d'Avignon et des pays de Vaucluse, France.

tardivement – cet écrivain reconnu, Malet a vécu la misère, la marginalité, la prison, aussi bien pour des délits de droit commun que d’opinion, s’impliquant dans des mouvements politiques révolutionnaires.

Dès sa naissance, les éléments de la crise identitaire sont patents : Léo Malet est un enfant naturel, à une époque où le poids des conventions sociales est brutal. Il est élevé par ses grands-parents maternels, les Refreger, qui ne portent pas le même nom que lui : son identité semble ne pas aller de soi.

Dans son autobiographie, *La Vache enragée*, il reviendra sur son parcours rocambolesque, et achèvera ce travail de reconstruction qu’il avait commencé dès les années trente à travers ses œuvres poétiques et romanesques largement autobiographiques. Il va tenter d’y justifier sa propre existence, son *destin*, son parcours littéraire, ses révoltes et son évolution politique.

Cette quête d’une image de soi unifiée va se heurter au clivage, traditionnel dans l’autobiographie, du sujet de l’énoncé d’une part – Malet jeune, Malet personnage – et du sujet de l’énonciation d’autre part – Malet âgé, Malet narrateur – clivage renforcé par une scission idéologique : le jeune militant révolutionnaire d’un côté et le vieux cynique désabusé et volontiers réactionnaire de l’autre. À la différence d’autres rebelles qui se sont racontés, son effort d’autolégitimation est double : il doit à la fois justifier sa propre révolte *et* son évolution ultérieure, sous peine d’être renvoyé à l’angoisse schizophrénique de la perte de son individualité.

2. L’orphelin

Enfant naturel, orphelin, exclu de l’école, du travail, du logement, chansonnier occasionnel, Malet vit en marge. Ces éléments semblent expliquer ce manque de confiance en lui, ce *complexe d’infériorité* et ce besoin de reconnaissance qui l’accompagneront toute sa vie.

C’est cette tension entre sa soif de considération et son origine modeste qu’il exprime au début de son autobiographie, en s’inscrivant dans une généalogie respectable : « Je suis né le 7 mars 1909 à Montpellier [...], vieille ville universitaire, berceau d’éminentes personnalités, telles que Auguste Comte le positiviste et Alexandre Cabanel le peintre, personnalités au nombre desquelles il n’est pas exclu que je figure un jour dans les pages du *Petit Larousse illustré* ».

Il évoque ensuite son milieu social : « J’étais d’une famille très modeste. Mon père [...] était employé de bureau, ma mère, [...] couturière. La mère de Landru aussi. Un tas de types célèbres

ont eu une mère couturière »². Ce faisant, il s'inscrit dans une autre généalogie, criminelle, celle-ci. Comme s'il était, dès l'origine, voué à la littérature policière. Cette justification est l'un des nombreux exemples de construction de la signification d'une vie qui est l'objet de l'autobiographie. Malet retrouve cette démarche en évoquant sa première expérience amoureuse: « elle m'a fait cadeau d'un bouchon de cristal, pour que je reste muet sur ces ébats. Un bouchon de cristal³ ! Voyez Arsène Lupin... J'étais vraiment prédestiné »⁴.

Ses parents se marient un an après sa naissance, le « légitimant », mais meurent de la tuberculose : Malet se retrouve orphelin à trois ans. Recueilli par son grand-père maternel, Omer Refreger, « ouvrier-tonnelier, le prolétaire complet », il en gardera une conscience de classe durable.

Il suit une scolarité honorable à la communale – il évoque son plaisir de lire et d'écrire, et justifie déjà son parcours littéraire : « Je me suis toujours intéressé à la lecture. A force de lire, l'envie vous prend un jour d'écrire. Etait-ce un don ? Personne n'écrivait, dans ma famille [...]. Dès huit ou neuf ans, j'étais à la fois l'auteur, l'éditeur et l'illustrateur de petits romans fortement inspirés de mes lectures »⁵.

Mais il se fait exclure de l'école primaire supérieure pour avoir écrit et distribué un petit journal satirique. Il travaille alors comme calicot, puis dans une banque, mais continue à être tenté par la veine satirique et par la voie artistique : il aimerait être chansonnier.

C'est avec l'affaire Philippe Daudet que Malet va se rapprocher du mouvement anarchiste.

3. L'anarchiste

En 1923, Léon Daudet est député royaliste de Paris. Son fils, Philippe, est arrêté par la police alors qu'il menace de commettre un attentat anarchiste. On constate la mort de l'adolescent dans le taxi le conduisant au commissariat. La controverse bat son plein. Meurtre de la police, soutient le père. Complot anarcho-républicain, clame l'Action Française. Suicide, conclut la thèse officielle. Malet se passionne pour cette affaire, « peut-être parce que Philippe Daudet avait quatorze ans, le même âge que moi. Et peut-être aussi y avait-il déjà un appel du destin : les romans policiers, ce sont des faits divers ! »⁶.

² Léo MALET, *La Vache enragée*, Paris, Hoëbeke, 1988, p. 11.

³ Titre d'un roman policier de Maurice LEBLANC, 1912.

⁴ L. MALET, *La Vache enragée*, *op. cit.*, p. 13.

⁵ *Ivi*, p. 15.

⁶ *Ivi*, p. 31.

« Du coup, il va à la rencontre des anarchistes au café où ils se réunissent régulièrement et devient vite membre du Groupe d'études sociales. Il se met à vendre la presse anarchiste, à distribuer des tracts, à coller des affiches »⁷. Il manifeste en faveur des mutins de la mer Noire, se présente comme candidat antiparlementaire aux élections législatives, en 1928, et est soupçonné d'un attentat contre la statue de Jeanne d'Arc en marge d'actions de soutien à Sacco et Vanzetti : « Il y avait moins de manifestations à l'époque, mais leurs conséquences étaient plus graves. Quand on s'y faisait prendre, on n'était relâché ni le soir ni le lendemain. [...] En 1932 à Paris [...] la police matraquait avec des espèces de casse-tête »⁸.

L'analyse qu'il fait des manifestations de la journée du 12 février 1934 est révélatrice de ce double mouvement de justification de son engagement *et* de son évolution. Il justifie d'abord son combat : « Ça a été un sursaut formidable du peuple. Je suis rentré chez moi aphone, ne tenant plus sur mes jambes » : par solidarité avec les grévistes, il boycottait le métro. « Je tenais ça des anars de la rue de Tolbiac, nous nous serions considérés comme des briseurs de grève si nous l'avions pris ». L'énoncé est difficilement assumé, comme on le voit aux tensions internes entre l'auteur (« je »), et les anarchistes, qui tentent de se résoudre dans un « nous », finalement mis à distance par les temps du passé. Le regard cynique de l'instant d'énonciation conclut, railleur : « On rentrait fourbus, le soir, comme des cons. Ça n'aurait pas fait reculer la révolution [...] de prendre le métro ! »⁹

Malet rencontre André Colomer, orateur du mouvement, lors d'une de ses conférences à Montpellier, et lui lit ses poèmes. Colomer publie un de ses articles en *une* de son journal, et Malet en perdra son travail d'employé de banque. Alors, sans rien dire à son grand-père, il monte à Paris le 1^{er} décembre 1925 : il veut être chansonnier.

Son licenciement pour raisons politiques l'auréole d'une légitimité qui l'autorise à solliciter l'aide des anarchistes. Colomer l'héberge le premier soir : « Détail piquant : le divan sur lequel Malet dort [...] avait été occupé auparavant par Germaine Berton »¹⁰, qui avait tué un proche de L. Daudet, et par Emile Cottin, gracié par Clemenceau qu'il avait tenté d'assassiner.

Colomer l'oriente alors vers le fameux foyer végétalien que l'on retrouvera dans *Brouillard au Pont de Tolbiac*. Dans *Le Soleil n'est pas pour nous*, le narrateur décrit les lieux : « Aux murs, ripolinés, des affiches antialcooliques et antitabagiques prêchaient vraisemblablement un public

⁷ ALFU, *Léo Malet parcours d'une œuvre*, Amiens, Encrage, 1998, p. 11.

⁸ L. MALET, *La Vache enragée*, op. cit., p. 81.

⁹ *Ivi*, p. 141.

¹⁰ Francis LACASSIN, *Sous le masque de Léo Malet Nestor Burma*, Amiens, Encrage, 1991, p. 82.

de convaincus. [...] Une affiche [...] conviait à une conférence publique sur le thème : *Qui est le coupable ? La société ou le bandit ?* »¹¹.

Malet prend part à ces débats idéologiques, notamment à propos de l'illégalisme, pour lequel il éprouvait cette fascination esthétique qu'évoque Eric Hobsbawm : « des anarchistes comme Bakounine idéalisaient le bandit pour en faire “le seul véritable révolutionnaire, sans belles phrases ni savante rhétorique, incorruptible, infatigable, indomptable ; un révolutionnaire populaire et social, apolitique, et ne dépendant d'aucun État” »¹².

Dans l'ensemble romanesque constitué par la *Trilogie noire*, Malet explore sa tentation nihiliste, nourrissant cette autofiction de ses souvenirs : il fait prendre en charge certaines de ses idées de l'époque par divers personnages, et observe ce qui aurait pu arriver s'il était passé à l'acte. Dans *La Vie est dégueulasse*, pour financer une grève de mineurs, Jean Fraiger attaque un convoyeur de fonds, tuant deux personnes. Raymond, vieil anarcho-syndicaliste, refuse cette dérive criminelle :

– L'époque de l'illégalisme est révolue, [...] et d'ailleurs l'illégalisme n'a jamais produit que des fruits vénéneux, portant le discrédit sur nos doctrines. Je me suis tué à vous le faire entendre, lorsque tu nous as proposé de vous livrer à des attentats expropriateurs. [...]§] – Tu ferais un bon député, sifflai-je. Bon sang, quel fameux député tu ferais, avec tes phrases à la gomme ! [...]§] – On ne discute pas avec des assassins de cette espèce, reprit l'autre, poursuivant sa série de belles phrases de comice électoral¹³.

La charge poétique du personnage révolté est plus exaltante que le discours de Raymond, mais l'auteur, qui a mis à distance ses aspirations par l'expérimentation romanesque, ne cautionne pas ces actes. Là encore, il tente de justifier à la fois l'adhésion qui était la sienne lorsqu'il était adolescent, et le rejet qui est aujourd'hui le sien :

Les Bandits Tragiques, c'était un piège littéraire ! Mais quand on a seize ans, on se laisse prendre au piège, on s'enflamme... La bande à Bonnot, il y a eu toute une légende, toute une

¹¹ L. MALET, *Le Soleil n'est pas pour nous*, Paris, Editions du Scorpion, 1949. T. 5, pp. 138–139 (les références renvoient à l'édition Bouquins, Paris, 1985–1989).

¹² Eric HOBBSAWM, *Les Bandits*, tr. de l'anglais par Jean- Pierre ROSPARS et Nicolas GUILHOT, ch. 9, Paris, Maspero, 1972. (I éd. *Bandits*, 1968).

¹³ L. MALET, *La Vie est dégueulasse*, 1948, *op. cit.*, t. 5, p. 39–40.

espèce de gloire autour d'eux. [...] En 1912, on pouvait espérer, en ruant dans les brancards, changer la société et mettre quelque chose de mieux à la place. Même si [...] les bandits tragiques [...] n'étaient pas tous des bandits à idées – Bonnot était un truand ordinaire –, ils représentaient une rare révolte, avec un espoir au bout. [§] Mais si l'illégalisme consiste, pour des raisons théoriques, à attaquer [...] une banque, et à se retrouver derrière les barreaux pendant vingt ans, ce n'est peut-être pas ce qu'on a trouvé de mieux pour affirmer son individualité¹⁴.

À sa façon, il explore, avec la *Trilogie noire*, sa facette criminelle et ce qu'Eric Hobsbawm appelle « l'antimythologie du banditisme, le bandit se trouvant à l'opposé du héros »¹⁵. C'est précisément le travail à rebours qu'il entreprend avec son héros, Nestor Burma : il s'agit là de canaliser sa révolte, sa tentation criminelle, même si son détective n'est pas un policier comme les autres, ayant toujours un pied dans la marge. *Brouillard au Pont de Tolbiac* sera déjà pour Malet "assagi" l'occasion de se retourner sur son parcours politique, et de constater, par le truchement de Nestor Burma, qu'il a fait lui aussi, comme les "méchants" de son roman, sa soumission à l'ordre social.

Ces éléments sont donc utilisés dans la fiction, comme matériau narratif. Ce faisant, Malet réfléchit, comme il le ferait en se regardant dans un miroir, sur ce que fut son engagement. Il tente de justifier son évolution par cette formule : « J'avais quatorze ans, et comme l'a dit Bernard Shaw, celui qui n'est pas anarchiste à seize ans manque de cœur, celui qui l'est encore à quarante manque de jugement »¹⁶.

4. Le petit délinquant

Si le jeune Malet survit en multipliant les petits boulots, il n'a pas renoncé à sa vocation : le 25 décembre 1925, il se présente au cabaret de *La Vache enragée*. Nestor Burma l'avoue, « dans ce lieu, c'était moi le benjamin de la maison, le plus jeune chansonnier de la Butte. Le plus mauvais, aussi. C'est pourquoi ça ne rapportait guère »¹⁷.

¹⁴ L. MALET, *La Vache enragée*, op. cit., p. 78.

¹⁵ E. HOBSBAWM, *Les Bandits*, op. cit., ch. 7.

¹⁶ L. MALET, *La Vache enragée*, op. cit., p. 34.

¹⁷ L. MALET, *Les Neiges de Montmartre*, 1974, op. cit., t. 2, p. 1050.

« C'est curieux ! Quand on me pose la question : "De quoi viviez-vous en 1925-26, puisque vous étiez à moitié vagabond, moitié manœuvre, moitié chansonnier ?", eh bien, aujourd'hui, plus de soixante ans après, je me pose la question aussi car je ne sais que répondre ! »¹⁸. C'est qu'il a surtout vécu de combines illégales. Il a notamment « piqué des macadams » (simulé des accidents de travail pour escroquer l'assurance), volé à l'étalage, ou participé aux entreprises d'un maître chanteur...

Bref, son intégration à Paris est difficile :

Je couchais plus ou moins dehors, quand je ne pouvais pas faire autrement. Ça, c'est une chose que j'ai essayé d'éviter le plus possible, car ça a des conséquences terribles. Les vêtements se détériorent à toute allure... Et, en trois-quatre jours, on a vraiment l'aspect d'un clochard. Et, à ce moment-là, mal vêtu comme on est, on a du mal à trouver du travail. Quand vous avez un seul costume et que vous couchez dehors, socialement vous êtes mort. Avec un domicile, votre costume même un peu miteux, vous pouvez le garder trois ans, car vous pouvez tout de même l'enlever pour dormir¹⁹.

Au printemps 1926, il est emprisonné pour vagabondage. La découverte de l'univers carcéral est un véritable traumatisme, qu'il évoquera tant dans son autobiographie que dans ses romans. Un soir, il réalise brutalement sa condition, dans une douloureuse crise de désespoir : « Un éclair a fondu sur moi [...]. J'étais abandonné, traité en voleur et assassin, sans être ni l'un ni l'autre. Quelque part, dans un de ces locaux enténébrés où se rend la justice comme se prépare ou s'accomplit un mauvais coup, "ils" avaient disposé de mes seize ans »²⁰.

Son grand-père apprend ses déboires et réclame son vagabond. Ce dernier regagne Montpellier en voyageant sans billet, ce qui lui vaudra une nouvelle interpellation.

En 1928, Malet a 19 ans. Il rencontre sa future épouse, Paulette Doucet qui lui apportera un peu de stabilité – mais leur situation reste très précaire :

Je l'ai échappé belle deux fois dans ma vie : ce jour où mon grand-père m'a réclaté à la Petite Roquette. Et le jour où j'ai rencontré Paulette : j'étais plus ou moins sans domicile. J'ai couché chez elle, on s'est mis en ménage, elle m'a sauvé de la cloche [...]. Nous vivions maritalement

¹⁸ L. MALET, *La Vache enragée*, op. cit., p. 60.

¹⁹ *Ivi*, p. 62.

²⁰ L. MALET, *Le Soleil n'est pas pour nous*, op. cit., pp. 119–120.

[...]. Le concubinage n'était pas légal, mais l'Etat le reconnaissait comme l'équivalent du mariage lorsqu'il s'agissait de verser les allocations de chômage. Le chômeur individuel touchait dix francs par jour et les ménages, [...] quatorze francs [...]. Être chômeur n'a jamais été drôle, mais, dans les années trente, ça l'était encore moins que maintenant²¹.

Ce n'est pas donc par idéologie mais par le biais de son propre vécu, qu'il fait dans son autobiographie le portrait d'une société brutale envers les orphelins, les enfants naturels, les concubins ; une société policière et carcérale pour les travailleurs précaires, les opposants politiques... Son engagement révolutionnaire apparaît ainsi comme une forme de légitime défense.

5. Le poète surréaliste

Sa rencontre avec le surréalisme va lui permettre d'exprimer littérairement sa révolte. Dans la revue *La Révolution surréaliste*, il découvre des perspectives poétiques inattendues, et envoie ses textes automatiques à Breton, qui lui répond, le 13 mai 1931 : « Cher Monsieur, [...] Ces textes que vous me soumettez, je n'ai pas besoin de vous dire que je les aime entièrement [...]. Je tiens beaucoup à vous connaître. [...] Vous est-il possible de passer ce soir entre 6 heures et demie et 7 heures au *Cyrano*, place Blanche ? »²². Ce premier soir, dans ce « lieu du plaisir vénel et de l'encanaillement devenu un haut lieu spirituel »²³, il retrouve donc Breton, mais aussi Tanguy, Eluard, Char, Giacometti ou Aragon.

Breton le revendique :

Le surréalisme n'[a] pas craint de se faire un dogme de la révolte absolue, de l'insoumission totale, du sabotage en règle, et [il n'attend] encore rien que de la violence. L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'aviilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon²⁴.

²¹ L. MALET, *La Vache enragée*, op. cit., pp. 101-105.

²² *Ivi*, pp. 113-115.

²³ Gilles GUDIN DE VALLERIN et Gwladys BOUCHARD, *Léo Malet revient au bercail*, Arles, Actes Sud / Montpellier agglomération, 2007, p. 52.

²⁴ André BRETON, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1967, p. 74.

Dans ce cadre, Malet va pouvoir exprimer sa fascination esthétique pour la révolte et le crime : il envisage de publier une brochure aux éditions surréalistes sur trois assassins célèbres, Laccenaire, Landru et Weidmann. Jusqu'en 1944, il va participer à toutes les actions du groupe. Breton salue dans son *Dictionnaire abrégé du surréalisme* les innovations plastiques de Malet, comme les objets-miroirs ou le décollage d'affiches. Malet fait publier *Ne pas voir plus loin que le bout de son sexe* en 1936, par le service photographique d'une usine en lutte. Grève expropriatrice, et réquisition de l'outil de travail à des fins artistiques : le lien entre surréalisme et mouvement révolutionnaire est effectif : le poète surréaliste prend ses responsabilités sociales, en tant qu'individu, et le surréalisme s'engage, en tant que mouvement, aux côtés de la IV^e Internationale. Malet milite au sein du Parti Ouvrier Internationaliste. Pendant la guerre d'Espagne, il rédige des tracts, vend le journal du POUM espagnol, et finalement héberge chez lui un secrétaire de Trotski, Rudolf Klement.

C'est en partant de chez Malet, le 11 juillet 1938, que Klement disparaît. Le 24 août, on repêche dans la Seine un corps décapité. Malet est amené à l'identifier : il reconnaît les « mains fines et soignées [...], aux doigts longs et spatulés [...] à cause de ses travaux de dactylographie » de son camarade. Mais la police ne croit pas au meurtre politique : suite à sa disparition, Klement aurait rédigé une lettre annonçant son ralliement au stalinisme... « Cette lettre est un faux », s'écrie Malet : la police secrète soviétique aurait assassiné un militant gênant... Le juge le remercie : « Au revoir, monsieur Refreger. Et puisque vous êtes homme de lettres... essayez un peu du roman policier. Vous paraissez éminemment doué »²⁵.

Ces deux expériences, surréaliste et trotskiste, sont à la source matérielle de son écriture : c'est sur la machine à écrire que Klement avait laissée chez lui, et sur la table que Dali lui avait offerte, qu'il va écrire son œuvre.

6. Le prisonnier de guerre

Son activisme politique et poétique ne pouvait pas rester impuni : en 1940, Malet est emprisonné à Rennes pour atteinte à la sûreté de l'Etat, et reconstitution de ligue dissoute. Lorsque les Allemands prennent Rennes, ils arrêtent Malet en tant que déserteur ; lui qui s'était fait réformer par antimilitarisme !

²⁵ L. MALET, *Le Dernier train d'Austerlitz*, 1948, *op. cit.*, t. 4, pp. 647–650.

Comme souvent, Malet prête à ses personnages de fiction ses souvenirs autobiographiques. Jean Refreger raconte : « Fait prisonnier, je me morfondis de longs mois derrière les barbelés d'un stalag, entre Brême et Hambourg »²⁶. Nestor Burma décrit sa captivité dans *120, Rue de la Gare* : « Heureusement, j'avais un ami dans la place. En un tournemain il me trouva une planque à l'hôpital. [...] Quelques jours plus tard, [...] je revins] en France [...] par le convoi de sanitaires »²⁷.

Quand je suis revenu, après dix-huit mois de captivité, ma femme avait peur que j'ai contracté la haine des Allemands. Mais pas du tout, j'étais resté dans les mêmes dispositions d'esprit qu'avant-guerre. [...] J'étais d'esprit révolutionnaire et pacifiste. [...] Je nourrissais quelques illusions révolutionnaires qui n'ont pas abouti. Heureusement d'ailleurs, si on en juge d'après certains résultats. [...] J'ai milité, dans la mesure de mes moyens, pour une société meilleure qui a abouti au Goulag. Les Soviets ! Octobre ! On vibrait, on frémissait. L'aurore des temps nouveaux ! [...] Cette grande flamme à l'est, nous avions pris ça pour des flambeaux. C'étaient des bûchers !²⁸

Malet justifie ainsi à la fois ce qui l'avait rapproché des mouvements révolutionnaires, et ce qui l'en a éloigné.

Il retrouve donc Paulette. Le 1^{er} janvier 1942, en prévision de la naissance de leur fils, ils s'installent en banlieue parisienne. C'est là que, se souvenant du conseil donné par le juge de l'affaire Klement, il écrira la quasi-totalité de son œuvre.

7. La revalorisation par l'écriture

Au début de sa carrière d'écrivain, Léo Malet s'est déguisé de divers pseudonymes. Une volonté de classification, à la fois générique et qualitative, sous-tendait cette division du champ de production : « je signais ça [« des romans de cape et d'épée et surtout de flibuste »] du nom de ma mère, parce que j'étais connu sous un autre nom dans un autre domaine littéraire »²⁹. Il choisit encore le nom de sa femme pour publier une aventure policière française, divers pseudo-

²⁶ *Ivi*, p. 652.

²⁷ L. MALET, *120, Rue de la Gare*, 1943, *op. cit.*, t. 1, pp. 4-8.

²⁸ L. MALET, *La Vache enragée*, *op. cit.*, p. 161.

²⁹ Noël SIMSOLO, in *Léo Malet sous pli discret*, Mons, éditions Série B, 1988, p. 41.

nymes anglo-saxons pour ses romans policiers américains... Mais la question des pseudonymes est complexe : sont-ils une façon de changer d'identité, ou de s'en construire une ? Lorsqu'il prend le nom de Léo Latimer, il s'inscrit dans la généalogie du roman noir de Jonathan Latimer. Mais lorsqu'il écrit des romans populaires sous le nom de son grand-père, il le revendique comme père adoptif.

Les rééditions tardives unifieront cette personnalité aux limites de la schizophrénie en attribuant l'ensemble de son œuvre à Malet. Peut-être cette cohérence a-t-elle permis que la respectabilité qu'il avait atteinte dans certains textes rejaillisse sur les autres.

Léo Malet semble donc avoir découvert sa voie littéraire, son objectif esthétique. Il s'agit d'atteindre une réalité. Celle du monde qui l'entoure, mais aussi la sienne. Regarder dans le miroir de son œuvre au plus profond de lui-même pour y trouver sa vérité, explorer sa psyché. Partir à sa propre recherche, surmonter son destin d'orphelin, de vagabond, de travailleur pauvre. Car dans le cadre du roman policier plus qu'ailleurs, l'enquête se double parfois d'une quête à plus haut sens.

C'est sans doute ce qui explique la dimension autobiographique de ses romans : il a publié son œuvre pour exister dans le regard des autres, dans celui de ses lecteurs, dans ce qu'Emmanuel Mattiati a appelé « le rapport bilatéral de la construction de soi ».

8. Le retour en grâce

Après l'anonymat des années soixante, les années soixante-dix annoncent son retour en grâce. Les nombreuses rééditions lui permettent d'être redécouvert par la génération de mai 68, qui apprécie chez Nestor Burma un certain anticonformisme anarchisant... On exhume tout Malet, et on trouve du charme à ses romans les plus alimentaires. Ce sont les années quatre-vingt et le temps des honneurs : adaptations en bandes dessinées et à la télévision, prix littéraires, hommages officiels... Malet est, selon l'expression de Noël Simsolo « momifié comme le pape du polar ». A quoi il répond : « je suis momifié tout court. Cette réputation me permet de manger trois fois par jour, mais j'aurais préféré qu'elle s'installe quand j'avais quarante ans, j'en aurais bien mieux profité »³⁰.

Cette reconnaissance eut le tort d'être tardive, mais elle eut le mérite d'exister. Le succès de Nestor Burma permit, au moins en partie, de diffuser l'œuvre surréaliste de Malet, cicatrisant

³⁰ N. SIMSOLO in *Révolution*, n° 184, septembre 1983.

ainsi la scission schizophrénique du romancier et du poète. Mais, alors qu'il semble avoir réussi à réduire cette fracture qui menaçait son individualité, il en découvre une autre, liée à son évolution idéologique. C'est encore la question de l'identité qui se pose, identité à soi-même : fidélité à ce que l'on a été. Malet se retourne ainsi sur l'évolution de son parcours : « Il s'est créé un malentendu, à mon sujet. Je passe pour un homme de gauche, or il y a longtemps que je ne sais plus ce qu'est la gauche ou la droite et, s'il l'on veut à toutes forces me classer, je serais plutôt de droite – certains ont même dit “anarchiste de droite” [...]. C'est-à-dire quelque chose de tout à fait spécial, que je n'arrive pas à définir moi-même »³¹. C'est sur cette question particulièrement sensible qu'il conclut son autobiographie : « Que penserait mon double de dix-sept ans, au drapeau noir, du Léo Malet d'aujourd'hui ? Beaucoup de mal, certainement. Lui était révolutionnaire et moi je ne le suis plus. Il y en a qui dépouillent le vieil homme ; moi j'ai dépouillé le jeune adolescent »³². Il a si bien justifié sa révolte qu'il semble mal à l'aise avec son évolution ultérieure : malgré le travail autobiographique, la coupure entre le sujet de l'énoncé – « le jeune adolescent » – et le sujet de l'énonciation – « le vieil homme » – n'est toujours pas guérie.

³¹ L. MALET, *La Vache enragée*, op. cit., p. 239.

³² *Ivi*, p. 240.